

Extrait de *Ténèbre* de Paul Kawczak (La Peuplade)

Pages 144 à 147

Ils atteignirent Banzyville au bout d'une quinzaine, le dernier poste belge significatif avant l'infini des jungles.

Claes fut surpris de n'y trouver aucun Blanc. Le dernier lieutenant en poste était mort de la malaria et l'on n'attendait pas son remplaçant avant plusieurs mois. Le poste était tenu par des hommes de Tippo Tip, célèbre marchand d'esclaves natif de Zanzibar dont l'influence s'étendait sur toute l'Afrique de l'Est. Tippo Tip avait cheminé avec les grands noms de la colonisation africaine, Livingstone, Stanley, Von Weismann, avant de directement proposer ses services à Léopold II. Enrichi par la vente d'ivoire et d'esclaves, il s'était vu offrir le poste de gouverneur du district des chutes Stanley.

Ses hommes, pour la plupart venus de l'est, tenaient les postes les plus reculés de l'État indépendant du Congo, que l'on ne parvenait pas toujours à pourvoir en commandement blanc.

Ali ibn al-Hassan el Marjebi, lieutenant de Tippo Tip, lui-même originaire de Zanzibar, accueillit Claes avec toute la déférence qui lui était due en tant que chef d'expédition mandaté par le roi. En un français maladroit, il l'invita, lui et Xi Xiao, à venir se rafraîchir à l'abri d'un toit de palmes. Ali ibn al-Hassan el Marjebi offrit à ses hôtes diverses décoctions de plantes et de racines agrémentées de fruits séchés. Un messenger l'avait averti de la visite de Claes et il se félicitait de pouvoir lui montrer un poste parfaitement en ordre. La collation consommée, il conduisit Claes et Xi Xiao aux réserves d'ivoire et de caoutchouc, abondantes et de qualité. Ali ibn al-Hassan el Marjebi leur présenta ensuite avec fierté un petit jardin dont il s'enorgueillissait, tout particulièrement des navets et des carottes. Les constructions de torchis et les quelques tentes qui constituaient le camp semblaient relativement en ordre et Claes s'étonnait de ce que ce poste si éloigné fut l'un des mieux entretenus qu'il lui avait été donné de voir. Des chèvres et des poules vaquaient ici et là, braquant leurs yeux idiots et bienheureux sur le monde, fuyant le soleil à l'ombre solide des cases. À l'entrée de l'une des tentes paressaient deux mastiffs accablés de chaleur, veillant d'un œil triste sur la scène. À une dizaine de mètres à peine, au bout d'une petite plage de sable, les cataractes de l'Ubangi coulaient en clapotant, scintillant de fraîcheur à la surface de leurs eaux grises, courants édéniques fendant les herbes et les palmes. Claes réalisa alors qu'il n'avait pas vu encore un seul travailleur indigène. À peine avait-il aperçu quelques ombres humaines se mouvoir péniblement au sol dans un bosquet lointain dont la chaleur floutait la vision.

De retour à l'ombre des palmes, Ali ibn al-Hassan el Marjebi fit apporter toutes les cartouches tirées depuis sa prise de fonction ainsi que plusieurs dizaines de mains coupées, plusieurs fraîchement, celles-ci venant corrélérer l'usage

parcimonieux et strict des munitions tel que l'indiquait le registre scrupuleusement tenu qu'il fit lire à Claes. Le registre tenait compte seulement des mains coupées pour justifier l'usage d'une munition, et non pas celles amputées vivantes par mesure punitive. Le géomètre, à cette lecture, prit la mesure exacte de sa dérélition et de celle de ses semblables. Chaque chiffre y était inscrit d'une écriture appliquée, chaque trait tracé à la règle. En face de chaque chiffre, le motif du tir : improductivité, vol, désobéissance, mutinerie, blasphème, et cætera. Quelquefois, Claes levait les yeux pour voir ceux de Ali ibn al-Hassan el Marjebi posés sur lui, mélancoliques et profonds, cernés de petites rides sèches. En les abaissant de nouveau sur le registre, il apercevait les mains de son hôte, propres et humbles, des mains qui avaient tué, des mains qui, probablement, avaient coupé d'autres mains. Claes regardait alors les siennes, assassines également, si jeunes encore et déjà perdues. Et à ses pieds, ces dizaines de mains mortes et noires, séchées par le soleil et repliées en autant de crabes, cachant par pudeur et par honte leurs lignes de vie au regard des vivants. Des mains dont les ongles avaient continué de pousser et dont les corps avaient disparu, emportant avec eux le jour et la nuit, les arbres géants et les cris animaux, le temps des regrets et la parole humaine. Ces mains hurleraient et perceraient le monde jusqu'à le déformer, l'étirant hors de toute mesure suivant l'attraction de leur cri ; elles se rendraient au berceau de chaque nouveau-né, au chevet de chaque vieillard, au seuil de chaque foyer pour porter l'horrible nouvelle, la portant à la barbe de Léopold II même, qu'elles finiraient par arracher, comme elles arracheraient chaque Christ de sa croix pour le gifler, le fesser et lui annoncer, rieuses, piailleuses et chantantes, comme les mésanges nègres du fleuve Congo, l'avènement de la Peur, de la Mort et de l'Apocalypse.

Claes reposa le registre, il en avait assez vu.